

JACQUES SAVOIE

la
honte
de
FRANK
WHITE

 Libre
Expression

JACQUES SAVOIE

la
honte
de
FRANK
WHITE

 Libre
Expression

UN PRIX

Je patientais depuis des heures dans l'immense salle d'attente du bureau des passeports qui, à une heure de la fermeture, était encore remplie à craquer. Une lumière oblique de fin de journée étirait les ombres, accentuant l'angoisse que certaines personnes semblaient vivre dans l'espoir du précieux document. Pour déjouer l'ennui, je lisais les visages, je scrutais les regards en cherchant à deviner l'histoire qui se cachait derrière chacun. Une blonde et son enfant, une Ukrainienne peut-être, espérant retrouver la paix grâce à un passeport. Une Libanaise, ou une Syrienne. Peut-être d'Alep. Elle, son mari et deux enfants, le regard vide comme s'ils avaient vu trop d'ogives exploser. La salle était pleine de regards. Autant je m'en tirais à bon compte – je venais chercher mon nouveau passeport –, autant j'étais sensible à ceux qui attendaient leur tour pour entrer dans ce pays si grand dont la porte était si petite. La rêverie me gagnait. Ou étaient-ce le bruit et la promiscuité qui anesthésiaient mon esprit ? J'allais m'endormir lorsqu'un voisin me poussa du coude :

— D 60, ce serait pas vous ça, par hasard ?

Je levai les yeux. Une flèche lumineuse m'indiquait le chemin à suivre pour rejoindre le guichet 8. Je remerciai mon voisin et me dirigeai vers l'endroit indiqué. L'homme qui était derrière la paroi vitrée n'avait pas l'air commode. Il avait la paupière gauche affaissée et ses lèvres charnues parvenaient à peine à cacher sa mauvaise dentition. Il me salua avant de marmonner, comme s'il se parlait :

— Passeport perdu...

Un soupir avait accompagné ces mots. Le premier agent que j'avais rencontré, trois jours plus tôt, m'avait prévenu que le bureau était débordé en ce moment, mais qu'on ferait l'impossible pour me délivrer un nouveau passeport à temps pour ce voyage imprévu à Atlanta. Si les choses devaient se compliquer, c'est son supérieur, un certain Létourneau, qui s'occuperait personnellement de mon dossier. Ce deuxième agent s'appelait effectivement Létourneau.

— Il y a deux problèmes, commença-t-il.

J'évitai de respirer ou de réfléchir pendant un instant. Létourneau avait obtenu l'effet recherché. Sûr de lui, il redressa la tête et me regarda dans les yeux :

— Monsieur François Leblanc.

— C'est bien moi, répondis-je avec aplomb.

Une paroi de verre nous séparait et son ordinateur était placé de biais. Je voyais le curseur se déplacer de façon erratique sur son écran, comme s'il cherchait un formulaire ou un dossier, et j'eus soudain l'impression que les choses allaient se compliquer.

— Vous êtes journaliste, n'est-ce pas? C'est ce qui est écrit dans les documents que vous avez déposés. Vous avez comme employeur le réseau de télévision CTV, mais, vérification faite...

— À la télé, je suis connu sous le nom de Frank. Frank White, précisai-je. Ça peut prêter à confusion.

— Un nom d'artiste, me reprit Létourneau.

Il prit son stylo, fit glisser son index sur le formulaire jusqu'à la case appropriée, la cocha et inscrivit ses initiales dans la marge. Il souleva ensuite le feuillet devant mes yeux de l'autre côté de la paroi en pointant du doigt.

— Il y a un endroit pour ça, ici. Nom d'artiste ou pseudonyme. Vous avez oublié de cocher.

J'acquiesçai, il repoussa ses lunettes sur son nez et me dévisagea un moment, se rappelant peut-être m'avoir vu. Il avait l'air plus méchant qu'il ne l'était.

— Vous préférez que je vous appelle Frank ou François?

— Comme vous voulez, répondis-je en espérant que son second problème soit aussi facile à régler que le premier.

Le temps pressait. L'avion partait à vingt heures. Laurence était déjà à l'aéroport. Ce voyage à Atlanta était important pour elle. Une reconnaissance inattendue qui, à n'en pas douter, propulserait sa carrière.

— Alors, parlons de votre lieu de naissance, reprit Létourneau, l'air perplexe. Il y a un flou. Votre acte de naissance indique que vous êtes né à Scoudouc, mais sur le formulaire, vous affirmez être né à Shédiac.

C'était une erreur connue. Au lieu d'indiquer le nom de la ville où j'étais né sur le document, ma mère avait inscrit l'adresse où nous vivions, à Scoudouc. Elle y tenait, mais combien de fois avais-je dû m'expliquer depuis.

— Je suis né à Shédiac...

Létourneau m'interrompit, un sourire moqueur accroché aux lèvres. Cherchant à se faire drôle, il tenta d'imiter l'accent :

— Vous étions né à Shédiac, mais vous restions à Scoudouc.

Ce n'était pas la première fois que je l'entendais. Il valait mieux en rire.

— Et ça se trouve en Ouzbékistan, si je ne me trompe pas, non ?

L'impoli avait accompagné ces mots d'un rire condescendant. Cette tête d'étourneau se trouvait drôle, mais il ne se rendait pas compte qu'il touchait une corde sensible. J'eus envie de lui dire que sa remarque était déplacée, mais il sortit une enveloppe en partie dissimulée sous ses dossiers. Le passeport était à l'intérieur. Létourneau raya Scoudouc sur le formulaire et inscrivit Shédiac comme lieu de naissance, en prenant soin de parapher une fois encore.

— Les correctifs seront apportés à votre dossier directement. Le passeport a été délivré il y a une heure, il est en date d'aujourd'hui et bon pour utilisation immédiate.

Cherchant mon regard, il glissa le formulaire dans la fente prévue à cet effet et m'indiqua où signer.

— Vous prenez un avion ce soir ? C'est ça ?

Dans un élan qui me surprit moi-même, je sentis le besoin d'exprimer la fierté que je ressentais :

— Ma femme, enfin, mon épouse, mais nous ne sommes pas vraiment mariés, peu importe, elle vient de gagner un prix

très important en journalisme... à Atlanta, un prix décerné par l'American Society of...

Létourneau leva la main.

— *Too much information!*

Sans autre forme de procès, il reprit le formulaire signé, glissa le nouveau passeport dans la fente et tourna les yeux vers l'écran de son ordinateur.

— La prochaine fois, n'attendez pas la dernière minute.

En traversant le grand hall du Complexe Guy-Favreau, j'avais l'impression de voler. Dehors, j'entendis le timbre d'un texto entrant. C'était Laurence. Je le savais sans même regarder l'écran. Il y avait un arrêt de taxi devant l'immeuble du boulevard René-Lévesque. Le chauffeur de la première voiture m'avait aperçu.

— À l'aéroport ! lui lançai-je en montant. Je suis en retard !

L'homme à la peau de geisha et aux cheveux roux croisa mon regard dans le rétroviseur, nez cassé, tatouages sur le cou. Je lui arrachai un sourire en glissant un billet de cent dollars sur la console entre les deux banquettes :

— Ça, c'est pour commencer. Et il y en aura plus si on arrive à temps.

Nez rafistolé me prit au mot. Quelques minutes plus tard, il lançait son taxi à fond la caisse dans le tunnel Ville-Marie, obliquant vers la droite, la voie rapide. J'avais un moment pour reprendre mon souffle. Et pour lire le texto de Laurence. Un mot plutôt laconique : « Il faut que je te parle de quelque chose ! »

Neuf mots. Elle ne disait rien de plus. Et pourtant, j'y sentais de la fébrilité. Avec son point d'exclamation surtout. Le non-dit qui se cachait derrière cette phrase ne lui ressemblait pas, elle qui était toujours si calme. Son « Il faut que je te parle de quelque chose » et son point d'exclamation ressemblaient à un cri du cœur. « Je suis en route », répondis-je, comptant bien lui demander des précisions en arrivant.

Laurence était invitée au congrès annuel de l'ASJA, l'American Society of Journalists and Authors, où elle devait recevoir le Jury's choice award pour une série d'articles publiés dans le *Globe and Mail* et reprise dans le *New York Times*.

Lors d'une virée en Nouvelle-Angleterre, l'année précédant le début de la pandémie, nous avons fait un arrêt à Lebanon dans le New Hampshire. En consultant des cartes routières dans un *diner* de l'endroit, je m'étais rendu compte que dans un rayon de deux cents kilomètres se trouvaient les municipalités de Montpelier, Londonderry, Bethlehem, Plymouth, Windsor, et Woodstock. Le phénomène était loin d'être local. Dans l'État voisin, il y avait autant de villes dont les noms étaient empruntés au Vieux Continent ou ailleurs dans le monde. J'en avais tiré une conclusion qui me parut évidente.

— Tous ces immigrants qui sont venus fonder des villes en Amérique ont apporté une part de leur identité dans leurs bagages.

Laurence, qui attachait beaucoup d'importance à l'identité, avait aussitôt vu un sujet intéressant dans ma remarque. Une façon singulière de voir l'Amérique. Après une recherche initiale, une idée avait germé. Elle écrirait une série d'articles sur des villes portant des noms célèbres et moins célèbres, qu'elle présenterait à certaines publications à titre de journaliste indépendante, ou *syndicated* comme on disait dans le métier. Le projet se résumait en quelques mots : *Portrait de l'Amérique actuelle ; un itinéraire inhabituel.*

Laurence élaborait une suite de profils faisant passer le lecteur de Madrid à Rome, à Paris, à Londres en passant par Moscou, sans jamais quitter l'Amérique. Le concept plut immédiatement et le *Globe and Mail* s'en porta acquéreur. L'ère Trump tirait à sa fin, la campagne présidentielle américaine était ennuyeuse et ces monographies de villes choisies selon leur nom dans des États différents était un angle qui n'avait jamais été exploré. La question que soulevaient ces portraits était en apparence candide. Comment l'Amérique pouvait-elle se fermer à l'immigration alors qu'un si grand nombre de ses villes avaient été fondées par des immigrants ? Après une courte négociation, on lui avait envoyé une avance substantielle et elle avait fait ses valises. Deux jours plus tard, après avoir eu vent du projet, le *New York Times* s'était engagé à reprendre ses chroniques. Pour la jeune journaliste qu'elle était, Laurence venait de réussir un coup de maître.

À l'approche de l'aéroport, le chauffeur s'éclaircit la voix en cherchant à nouveau mon regard dans le rétroviseur.

— Aux départs, est-ce que ça va aller ?

— Les vols internationaux, précisai-je.

Dès que la voiture s'immobilisa, je l'aperçus. Elle m'attendait, plus belle que jamais et calme, malgré mon retard. Nous nous enlaçâmes, comme si nous ne nous étions pas vus depuis des jours. En la regardant dans les yeux toutefois, je vis que quelque chose avait changé.

— Tu voulais me parler ? lui demandai-je.

Le moment était peut-être mal choisi.

— Nous sommes en retard, François.

Elle se mit à courir. Je partis à ses trousses.

ATLANTA

L'agente de bord avait l'œil noir lorsqu'elle prononça mon nom. J'esquissai un sourire qu'elle ignora, interpellant plutôt Laurence puis nous indiquant où se trouvaient nos places. Nous étions les derniers passagers à monter, la porte se referma d'un claquement sec et le vol à destination d'Atlanta partit à l'heure. La direction de l'ASJA avait bien fait les choses en invitant Laurence à son congrès ; vol en première classe, chambre de luxe à l'American Hotel, à deux pas du centre des congrès. J'avais payé mon billet d'avion et je n'étais pas certain de pouvoir assister au banquet au cours duquel Laurence recevrait son prix, mais peu importe, je ne serais pas loin. Nous étions en arrêt de travail depuis près de six mois. Un choix délibéré. Autant pour elle que pour moi, c'était le dernier métro avant l'épuisement professionnel. Une pause qui s'était prolongée, mais qui ne pouvait s'éterniser. CTV attendait le retour de Frank White. Laurence, comme toute pigiste qui se respecte, s'inquiétait. Trouverait-elle des contrats lorsqu'elle serait prête à retourner sur le marché du travail ? Et voilà que cette reconnaissance, ce coup de chapeau venait tout remettre en perspective.

Dès que nous eûmes gagné nos places, Laurence croisa mon regard et me sourit en murmurant :

— Contente que tu sois là.

Elle appuya la tête sur mon épaule sans rien ajouter et sans rien attendre de moi. Je la croyais endormie, mais elle soupira :

— Demain à la première heure, je vais demander un deuxième billet pour le gala et la remise...

Avant de terminer sa phrase, elle dormait. C'est d'ailleurs ce qui l'avait sauvée pendant sa longue tournée de villes américaines. Les horaires étaient serrés, il y avait beaucoup de déplacements, mais heureusement, dès qu'elle mettait les pieds dans un avion, elle dormait. Nous vivions ensemble depuis trois ans lorsque ce projet avait vu le jour. C'était la fin de la présidence Trump. Tout le monde voulait le pousser dehors et elle avait compris, dans la réalisation de cette série de reportages, la contribution qu'elle pouvait y apporter. Sans chercher plus loin, elle s'était lancée dans cette course folle qui allait changer le cours de sa vie professionnelle.

Notre rencontre, trois ans plus tôt, avait d'abord été professionnelle. Comme journaliste indépendante, elle écrivait dans les médias électroniques et parfois dans les journaux, mais en français seulement. Tout en se faisant un nom, elle prenait peu à peu conscience des nouvelles problématiques. En tant que Québécoise d'origine chinoise, la discrimination positive jouait en sa faveur. Sa carrière aurait pu s'envoler, mais elle ne maîtrisait pas l'anglais, ce qui à ses yeux était un handicap. Elle ne s'était pas fait d'amis en le reconnaissant publiquement. On la regardait différemment depuis qu'elle disait vouloir apprendre et surtout écrire en anglais. Le monde est grand, disait-elle, et partout on parle l'anglais. Pour quelle raison devrait-on se couper du reste du monde? demandait-elle à qui voulait l'entendre. À parler ainsi, son cercle d'amis s'était rétréci mais nous nous étions rapprochés. Trois mois après notre rencontre, elle emménageait chez moi.

Je travaillais déjà comme journaliste aux affaires municipales pour la chaîne de télévision CTV. L'antenne montréalaise de ce réseau privé avait toujours attiré un public friand de nouvelles et de politique locale, si bien que, dans la salle de rédaction, le reporter attiré à l'hôtel de ville occupait une place de choix. J'avais mis cinq ans à gravir les échelons et à me tailler une place. À l'écran, je m'appelais Frank White. Dans les corridors de l'hôtel de ville, on m'appelait tout simplement Frank.

J'avais passé près d'une décennie à me taper les réunions du conseil municipal, à tendre l'oreille aux rumeurs de corridors et à distiller les mesquineries des uns et des autres. Après

avoir vu défilé des maires et des mairesses, je connaissais les rouages de la machine et parvenais à en extraire quotidiennement un reportage pour le grand bulletin de dix-huit heures, doublé d'un texte quotidien pour les plateformes multimédias de la chaîne. Laurence était une lectrice assidue de ces chroniques et un jour, sans s'annoncer, elle s'était pointée au poste. Elle avait insisté pour me voir et m'avait demandé sans détour de lui apprendre comment rédiger une nouvelle en anglais. Je me souviens de lui avoir dit qu'il y avait des universités qui faisaient ce genre de boulot. Ma réponse ne lui avait pas plu. Elle voulait que ce soit moi qui l'aide, parce qu'elle trouvait que j'avais un style direct. Un style qui lui plaisait bien. J'aurais pu trouver une excuse pour me désister, mais je lui avais plutôt lancé un défi, lui proposant de revenir le jour où «une grosse nouvelle éclaterait dans l'actualité».

Elle était revenue le lendemain. Les Américains venaient de se retirer de l'accord de Paris. C'était une très grosse nouvelle, avait-elle jugé. Et ce ne serait pas la dernière. Depuis l'accession de Donald Trump à la Maison-Blanche, des grosses nouvelles, il y en avait tous les jours. En un temps record, Laurence avait appris à rédiger une nouvelle en anglais. Jamais je n'avais vu quelqu'un travailler avec autant de zèle. Pendant trois mois, je lui avais fait écrire et réécrire des topos sur l'actualité, sur des questions de politique internationale ou d'économie et, chaque fois, elle revenait avec une copie parfaite. Sans surprise, elle décrocha un poste à *The Gazette*, le quotidien anglophone de Montréal, où elle continua de peaufiner son style direct et nuancé. Pendant le mandat Trump, elle signa des textes à la fois éclairés et indignés, jusqu'à ce que ce projet sur des villes américaines portant des noms célèbres surgisse pendant la dernière campagne présidentielle.

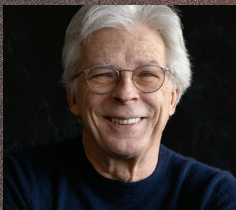
Je croyais Laurence perdue dans un sommeil profond alors que nous survolions la Virginie-Occidentale lorsqu'elle me souffla à l'oreille :

— Tu sais ce que j'aimerais ? Que nous sortions manger dans un bon restaurant en arrivant à Atlanta ce soir.

Son corps tout chaud était appuyé contre moi. Je la sentais amoureuse.

Lorsqu'un couple de journalistes, François Leblanc et Laurence Tourville, se rend à Atlanta, où Laurence doit recevoir un prix, celle-ci est enlevée. François se lance aussitôt dans une course folle pour la retrouver, avec en toile de fond une Amérique en ébullition marquée par la montée de la droite, le racisme et la violence. Le chemin qu'il empruntera pour la retracer le ramènera dans les rues de Moncton et dans son enfance bouleversée par la mort tragique de son jeune frère.

Roman identitaire, *La Honte de Frank White* s'inspire des codes du thriller pour livrer une histoire captivante et touchante.



Écrivain et scénariste, Jacques Savoie a publié quatorze romans, une œuvre s'étalant des *Portes tournantes* (1985), un classique de la littérature et du cinéma québécois, à *Cinq secondes*, prix Saint-Pacôme du meilleur roman policier.

